S. CAVALLIN, *Literarhistorische und textkritische Studien zur Vita S. Caesarii Aretalensis* : Lund, 1934, 136 pages.

Saint Césaire d'Arles, dont la vie s'encadre entre 470 et 542, fut de son temps un sermonnaire fameux. Homme d'action et de prédication, moraliste et instituteur de la barbarie, il doit être considéré (selon les expressions de Paul Lejay, qui a publié sur lui une importante étude) comme « un des maîtres de l'Église gallicane, un des fondateurs de sa discipline et de ce qu'elle devait garder de culture à travers deux siècles de crépuscule ».

Sa *Vie* fut écrite entre 542 et 549 par cinq ecclésiastiques qui avaient vécu dans son intimité ; le principal rédacteur paraît avoir été un certain Cyprien de Toulon. Elle a été éditée en dernier lieu par B. Krusch, dans les *Monum. Germ. Hist., Script. rer. Merov.*, III, 433 et suiv.

M. Samuel Cavallin en étudie d'abord la structure, et il y reconnaît une composition analogue à celle de la *Vie* d'Ambroise par Paulin et de la *Vie* de saint Antoine par Athanase. Dès cette époque, les cadres de la biographie chrétienne étaient à peu près fixés. Elle avait même ses clichés, transportables d'une vie à une autre vie. C'est ce que démontre M. Cavallin, qui signale l'usurpation toujours plus audacieuse de l'élément *virtutes* (au sens de « miracles ») dans ce genre de récits.

La seconde partie de son étude — et la plus importante — offre des observations critiques sur le texte de la *Vie* de Césaire. M. Cavallin estime que Krusch a accordé trop de confiance au *Parisiensis Bibl. Nat.* 5295 (le seul ms. complet) et que les autres manuscrits fournissent parfois des leçons préférables aux corrections de Krusch ; puis il détermine les cas où l'archétype devait être déjà gâté et où il est licite de recourir à des conjectures. Cette étude des manuscrits lui donne l'occasion de formuler quantité d'observations de syntaxe fort précieuses. — Dans un appendice, Cavallin signale les fautes et lacunes de l'édition Krusch et consigne les résultats de sa collation de quatre manuscrits (*Paris.* 5298 ; *Paris.* 793 ; *Rom. Vatic. Reg.* 517 ; *Romanus Bibl. Angel.* 1269).

P. DE LABRIOLLE.

Histoire et sciences historiques.

E. BICKERMANN, *Chronologie* (Einleitung in die Altertumswissenschaft, III, 5) : Leipzig, Teubner, 1933, 43 pages.

« Scilicet arma magis quam sidera, Romule, noras », dit Ovide (*Fast.* I, 29) ; l'histoire du calendrier romain est en effet une succession d'erreurs et de fausses corrections. Cette histoire occupe, dans un fasci-

cule consacré à la chronographie en général, une place notable, vu le rôle qu'a joué dans l'histoire du monde le calendrier romain.

On y verra comment la notion d'ère (le mot même est d'étymologie inconnue) a été étrangère aux Romains, et qu'il y a chez eux tout au plus un point de départ occasionnel pour le compte des années « ab urbe condita ». On y prendra conscience de la difficulté des datations par le jour, le mois et l'année, s'il n'y avait de temps en temps le contrôle astronomique des éclipses. On y relèvera la lacune essentielle de notre chronologie, un tableau de concordances qui nous donnerait une sorte d'équivalent scientifique de la Chronique d'Eusèbe.

Peut-être regrettera-t-on que ne soit pas expliquée avec quelque détail l'institution de l'ère chrétienne sur les calculs du moine Denys et résolues les inconséquences qu'a amenées dans la pratique la jonction d'un compte progressif avec un compte régressif (qui ne date que du XVIII^e siècle). On sait les difficultés qui se renouvellent, à chaque bimillénaire que nous voulons fêter, pour fixer la correspondance des années ; en tout cas, notons que le procédé de compte suggéré p. 42, qui consiste à prendre comme année 0 l'année dite 1 avant J.-Ch., donne les mêmes résultats que celui qui se fonde sur le compte par ordinaux. Ce procédé conduit à admettre par exemple qu'Auguste, né en 63 avant J.-Ch., mort en 14 après, a vécu soixante-seize ans, donc 14 + (63 — 1), ce qui est confirmé par Suétone ; il nous donne pour la date du bimillénaire d'Auguste l'année 1938, et pour celui d'Horace, qui nous occupe en ce moment même, l'année 1936 (= 2000 — [65 — 1]).

J. MAROUZEAU.

The Cambridge ancient history : Cambridge, University Press.

— Volume X : *The Augustan Empire* (44 B. C. — A. D. 70), ed. by COOK, ADCOCK, CHARLESWORTH : 1934, 1,059 pages.

La tête de l'Auguste de Prima Porta décore la couverture de ce volume. La tâche d'étudier l'œuvre du prince a été partagée entre un grand nombre de collaborateurs et certainement la conception d'ensemble en souffre. Il a fallu que M. Adcock, dans un chapitre spécial (*The achievement of Augustus*, p. 583), réunît les traits dispersés. Les autres tomes de la *Cambridge History* ont toujours souffert de ce défaut de dispersion ; il est ici d'autant plus sensible que le sujet était plus exactement défini, plus difficile à subdiviser. Mais, enfin, les études qui sont ici réunies forment un excellent volume de mélanges consacré à l'œuvre d'Auguste. D'ailleurs, la période embrassée par ce tome comprend, en outre, le règne de tous les empereurs julio-claudiens. L'ouvrage se termine à la prise de Jérusalem.

L'histoire de la guerre civile, de 44 à 31, a été divisée entre M. Charlesworth, qui a raconté l'histoire de l'Occident, et M. Tarn, qui s'est réservé l'Orient. On ne peut songer à les suivre pas à pas. Sur la définition des pouvoirs d'Octave en janvier 43 — qui a tant préoccupé l'auteur d'*Ottaviano capoparte* — M. Charlesworth est bien vague. C'est une véritable gageure que de raconter l'histoire du début de 43 en faisant presque entièrement abstraction des Philippiques et du rôle des vétérans. Les précieuses lettres d'Auguste à Rhosos, publiées par M. Roussel, sont citées, mais à peine utilisées. Et M. Tarn ne les a pas non plus utilisées au sujet du passage d'Octave à Éphèse, dans l'hiver 31-30, qu'elles nous ont révélé. Les chapitres de M. Tarn sont très brillants et très originaux. On peut presque dire qu'il a renouvelé l'histoire de Cléopâtre, de qui il donne un portrait nuancé, séduisant, sympathique. Bien entendu, les différents auteurs qui ont collaboré à ce tome reviennent, chacun pour leur compte, au problème de la 4e Églogue. On sait que M. Tarn a consacré une très fine étude à cette énigme passionnante (*Journ. of Rom. Stud.*, 1932), et il se borne à résumer ici ce qu'il avait déjà développé. Il ne semble pas que la théorie nouvelle de M. Carcopino sur la date de naissance de Césarion ait été connue des auteurs au moment de l'impression du volume. Sur le mariage de Cléopâtre et d'Antoine, M. Tarn adopte la date de l'automne 37. Excellente est la description de la bataille d'Actium, à laquelle l'auteur avait déjà consacré un mémoire : la trahison d'une partie des corps d'Antoine, attestée par un texte d'Horace (*Epod.*, IX, 15-20), explique la défaite.

L'étude des institutions politiques d'Auguste a été confiée à MM. Stuart Jones et Stevenson. On notera, en particulier, l'importance que M. Stuart Jones attache à une *lex de imperio* qui aurait été, selon lui, votée en 23, et qui serait le lointain prototype de la loi qui organisa les pouvoirs de Vespasien. On pourra regretter que M. Stevenson n'ait pas étudié plus complètement les problèmes difficiles que pose la réorganisation de l'armée après Actium, et sur lesquels M. Cavaignac, dans notre *Revue*, présentait récemment des observations si minutieuses. M. Oertel a étudié *the economic unification*. Il décrit les ressources des diverses parties de l'Empire, le trafic au delà des frontières, le marché intérieur. Les problèmes techniques sont, en général, négligés. Le caractère un peu vague de ce chapitre s'explique sans doute par le caractère même de nos sources, mais nous laisse un peu déçus. M. Hugh Last étudie les institutions sociales d'Auguste, les lois sur le mariage et les affranchissements. On lui saura gré d'avoir si bien précisé les termes des problèmes, d'avoir serré de près les données chronologiques (noter en particulier, p. 888, l'étude de la *lex Junia*). Il a utilisé admirablement les textes du *gnomon* pour rétablir les articles des lois d'Auguste.

Les chapitres traitant de la civilisation ont été confiés à M. Glover (littérature), M. Nock (religion), Mme Strong (art). Dans ce dernier chapitre est-il permis de s'étonner de ne point rencontrer le nom de Vitruve ni les développements indispensables sur l'apparition de l'architecture de briques? Il est bien surprenant aussi que si petite place soit accordée à Pompéi et à l'art oriental, Palmyre ou Petra. (Le temple de Bel à Palmyre ne date-t-il pas de Tibère?)

M. Charlesworth a étudié les règnes de Tibère, Caius, Claude. Il n'avait pas encore connaissance de l'ouvrage de Balsdon sur Caius, ni de l'édition anglaise de l'ouvrage de Momigliano sur Claude. Mais ces ouvrages ne pouvaient pas renouveler l'étude de problèmes si souvent étudiés. M. Momigliano étudie, dans l'histoire de Cambridge, le règne de Néron. On trouvera, au cours de ces chapitres, un grand nombre d'observations intéressantes. C'est ainsi que M. Charlesworth insiste sur la grande activité du gouvernement de Claude en Asie Mineure (p. 679) et que M. Momigliano soumet à une critique nouvelle l'étude de la persécution néronienne (p. 887).

L'étude des frontières a été faite par M. Syme pour la frontière septentrionale, par M. Anderson pour la frontière orientale. Retenons, en particulier, la très intéressante réfutation qu'a proposée M. Anderson des théories de M. W. Schur sur la politique orientale de Néron (p. 880) ; mais nous ne suivrons pas M. Anderson lorsqu'il refuse de croire à la destruction d'Aden, signalée par le Périple de la mer Érythrée. L'histoire de l'organisation de l'Égypte romaine ne pouvait être mieux écrite que par M. I. Bell; notons avec quelle prudence ce savant a refusé de se prononcer sur la date du fameux « papyrus de la boulé ». L'histoire d'Hérode et de la guerre juive est racontée par M. Momigliano ; mais ici nous regrettons que l'étude de la crise religieuse ait été bien gravement sacrifiée.

Ces études si attentives, l'imposante bibliographie, les cartes si commodes font du nouveau volume de la *Cambridge ancient history* un instrument de travail indispensable.

A. Piganiol.

— Id., Volume of plates IV prepared by C. T. Seltman : 1934, 211 pages.

Le nouveau volume de planches de la *Cambridge ancient history* renferme une collection admirable de documents destinés à illustrer l'histoire de la civilisation antique, depuis le début de la conquête romaine jusque vers le milieu du 1er siècle de notre ère. M. Seltman, qui a dirigé la publication d'ensemble, a aussi commenté les planches numismatiques, qui sont très riches de suggestions. On peut regretter que la part faite à l'Europe non méditerranéenne soit si limitée ; les Celtes sont seuls à la

représenter et deux planches seulement leur sont accordées. Plusieurs planches sont consacrées à illustrer les influences orientales et spécialement à définir cet art parthique, que les découvertes récentes permettent enfin d'entrevoir : mais il a bien fallu faire appel à des documents assez tardifs, tels que les graffites ou les peintures de Doura.

C'est à l'art italique et romain que la plus grande partie du livre est naturellement dédiée. Les commentaires, très développés et accompagnés de bibliographies, sont dus à Mme Strong. Nous avons ici, en reproductions excellentes, non seulement les pièces capitales, l'Apollon de Véies, les peintures de la tombe François, l'Ara Pacis, les grands camées, un choix de portraits d'Auguste, la basilique de la Porte Majeure, etc., mais encore un très grand nombre de pièces de comparaison et des photographies tout à fait récentes, le dernier état du temple de Vesta restauré, les temples du Largo Argentina, ou le Forum de César. Parmi les pièces écartées, celle dont l'absence me semble le plus fâcheuse est la statue du Louvre dite « Marcellus » ; la base de Sorrente, si mutilée, il est vrai, manque également ; et qu'est devenu ce relief romain du IIe siècle avant notre ère, figurant une procession de cavaliers, dont le British Museum célébra l'acquisition il y a quelques années? Nous avions pour notre part hésité à le croire authentique. Le commentaire est tel qu'on peut l'attendre de la compétence parfaite de Mme Strong. J'hésiterais, pour ma part, à dater du IIIe siècle le relief de la tombe des Volumnii (pl. 67 a), qui paraît d'un style plus récent. Surtout il me serait impossible d'adopter le jugement de Mme Strong sur le « Brutus » (pl. 46) ; il semble que l'on renonce à proposer pour ce bronze une date proche du IVe siècle avant notre ère, comme on y inclinait récemment encore ; mais on veut y reconnaître encore des caractères proprement italiques ou romains. Je me rallierais plus volontiers à l'opinion de ceux qui le considèrent comme une œuvre grecque ; que l'on compare, si l'on veut, la tête grecque reproduite par Hekler (*Antike Porträts*, pl. 94 b). Mme Strong suggère (p. 84) que la maison dite de Livie pourrait être celle d'Hortensius ; puisqu'Auguste a acquis cette maison, cette théorie est conciliable avec celle de M. Pinza, qui veut que la maison de Livie soit en réalité le palais d'Auguste. Dans le commentaire consacré à l'Auguste de Prima Porta, Mme Strong (p. 148) reproduit l'opinion qu'elle a déjà eu l'occasion d'exprimer, et selon laquelle cette statue fameuse daterait de l'époque claudienne. — Le nouveau tome de l'histoire de Cambridge nous apporte comme un musée idéal, composé et commenté avec une science et un goût irréprochables.

A. Piganiol.

W. Hoffmann, *Rom und die griechische Welt im 4. Jahrhundert* : *Philo-*

logus, Supplementband XXVII, Heft 1 : Leipzig, Dieterich, 1934, 144 pages, 7,50 Mk.

Pour étudier l'histoire de l'Italie du IVe siècle avant notre ère, on peut suivre deux méthodes différentes : ou bien on critiquera la tradition des annalistes romains, ou bien on s'attachera de préférence aux données de l'archéologie et de la numismatique. C'est presque uniquement la première méthode que suit M. Hoffmann ; il pose des problèmes qui ont été déjà si débattus qu'il est à peu près impossible d'apporter même une conjecture nouvelle.

Dans une première partie, l'auteur étudie l'histoire politique des premiers conflits entre Rome et les Grecs. Une fois de plus, nous trouvons une dissertation sur les premiers traités entre Rome et Carthage ; m'est-il permis de noter que l'auteur ne tient pas compte de l'hypothèse que j'ai présentée et qui propose d'intervertir l'ordre des deux premiers traités de Polybe? Puis M. Hoffmann examine avec minutie l'histoire de l'intervention de Rome à Naples ; nous échappons de justesse à une dissertation sur Palaepolis, mais non pas à un réexamen du *foedus Neapolitanum*. Puis vient une étude sur les relations entre Rome et Tarente ; l'auteur attache une grande importance à l'intervention de Tarente au temps du conflit napolitain ; il date de 315/4 la prétendue médiation de Tarente entre Rome et les Lucaniens, épisode que Tite-Live place au lendemain de Caudium ; avec Niebuhr, il date de 303 le traité entre Tarente et Rome. Il énumère avec soin les opinions divergentes des modernes et n'apporte aucun élément nouveau à la solution de ces problèmes. Il conduit cette recherche consciencieuse et inféconde jusqu'au temps de Pyrrhus.

La deuxième partie est consacrée à la transformation de la religion romaine sous l'influence de la Grèce. Il étudie le rite du lectisterne, qu'il compare aux théoxénies grecques, mais qui aurait été, selon lui, introduit d'Étrurie. Nous voyons aussitôt que le problème que M. Hoffmann étudie ne pouvait pas être séparé d'un autre problème bien plus grave, bien moins rebattu, bien plus important à discuter, celui de l'influence grecque en Étrurie et particulièrement sur la religion étrusque. Mais M. Hoffmann passe très vite et se met à examiner la liste des temples construits à Rome à la fin du IVe siècle : il conclut que l'influence grecque s'est exercée à cette date non pas sur le sentiment religieux, mais sur les formes extérieures du culte. S'il avait étudié les vases de l'Italie méridionale, sans doute aurait-il pu nous donner une esquisse du sentiment religieux à cette époque et aurait-il constaté que ce sentiment demeure riche, profond et susceptible d'exercer une influence autre que formelle. Il néglige l'étude des oracles sibyllins et des jeux séculaires.

La troisième partie est consacrée aux plus anciens témoignages des

Grecs sur Rome. La critique en a été faite bien souvent ; nous ne disons pas qu'elle ne puisse conduire à des résultats intéressants ; mais en fait la présente étude ne nous a paru apporter rien de nouveau.

Ainsi la dissertation de M. Hoffmann groupe, un peu artificiellement, plusieurs thèmes qui ont été déjà souvent exploités. On peut renouveler ces problèmes, mais en substituant le point de vue italien au point de vue romain, et en mettant au premier plan les données archéologiques, qui éclairciront aussi bien l'histoire des relations économiques que celle des progrès de la civilisation. La dissertation de M. Hoffmann, surtout à cause de la méthode qu'il a suivie, ne nous paraît apporter rien d'utile.

A. PIGANIOL.

J. KLOSE, *Roms Klientel-Randstaaten am Rhein und an der Donau, Beiträge zu ihrer Geschichte und rechtlichen Stellung im 1. und 2. Jahrhundert n. Chr.* (*Historische Untersuchungen*, hsgg. von Ernst Kornemann, 14. Heft) : Breslau, Marcus, 1934, XL-152 pages, 9 Mk.

Cette dissertation très fouillée, préparée au Séminaire historique de Breslau, reprend à pied d'œuvre un sujet déjà abordé par d'autres, mais se limite aux régions indiquées par le titre.

Une sorte d'introduction souligne le fait que les troupes romaines, dès la fin de la République, ne suffisent plus à protéger les frontières et qu'on trouve prudent d'y employer les souverains des confins, moyennant des ententes qui varient selon les circonstances de temps et de lieu. Ce système de la clientèle commencerait déjà en 59 avec Arioviste, déclaré *rex* et *amicus p. R.* ; mais il y avait malentendu entre les deux contractants : César sous-entendait pour l'autre une dépendance que celui-ci n'admettait pas. M. Klose discute à nouveau la question — tranchée négativement par Riese, affirmativement par Kornemann : y eut-il, du Rhin au Weser, une *province* de Germanie, entre l'occupation du pays par Drusus (mort en 9 av. J.-C.) et le désastre de Varus (9 apr.)? Et il se range au second avis, celui de son maître. Disons que la chose reste obscure et d'intérêt assez faible, car cette province supposée aurait été soumise, en ces dix-huit ans, à un régime exceptionnel, tout militaire, très différent de celui qu'on venait d'instaurer.

M. Klose étudie successivement tous les peuples voisins des deux grands fleuves considérés : Bataves, Cannanéfates, Frisons, Chauques, Bructères, Chérusques, Mattiaques, Suèves — pour le Rhin ; Hermundures, Marcomans, Quades (et à ce propos le royaume de Vannius, qui dura trente ans), Iazyges, Daces, Roxolans — pour le Danube. Il cherche à déterminer, par une analyse serrée des textes, de quelques inscriptions, et par les données des fouilles, quelles conventions furent conclues entre Rome et les souverains de ces peuplades, principalement

aux deux premiers siècles de notre ère. Travail méritoire, mais un peu décevant, car les textes sont rares et non explicites ; beaucoup proviennent de la suspecte *Histoire Auguste* et la chronologie reste flottante. Il faut se décider selon les vraisemblances, dont chacun juge à sa façon. La démonstration est acquise, du moins, que les situations changèrent bien des fois un peu partout, et que les empereurs firent preuve d'opportunisme.

La meilleure partie de l'ouvrage est, selon moi, le paragraphe VI, qui résume les conclusions de l'auteur ; car, si les faits particuliers restent douteux, l'impression d'ensemble est bien mieux assurée. Ces « clientèles » n'ont pas le même caractère qu'en Orient ; Rome ne favorise pas à sa guise des prétendants, pour préluder à une annexion ; en droit germanique, il y a union entre le roi et la population qui l'a choisi ; Rome confirme tout au plus l'élection. Nous n'avons aucun souvenir écrit et authentique de ces accords ; mais ne furent-ils pas conclus de vive voix, avec échange de serments? Ces peuples se souciaient peu des précisions juridiques romaines. Le *foedus* a un intérêt politico-militaire, mais aussi commercial, et on peut se demander si les marchands n'ont pas été les plus vrais bénéficiaires. Une évolution générale se dessine, qui souligne la faiblesse croissante de l'Empire. Les plus anciens de ces États clients (jusque sous Néron) ne paient que de faibles tributs à Rome, mais lui accordent en permanence le renfort de leurs troupes. D'autres (I^er^, II^e^ et encore III^e^ siècle), qui reçoivent d'elle des subventions en argent, lui assurent une aide en cas d'hostilités dans leurs parages, ou même se chargent seuls de la défense de ses frontières. Enfin, dans les années troubles du III^e^ siècle, voici que certains rois barbares se font payer le simple engagement de ne point attaquer les territoires d'Empire. Tout d'abord les Césars avaient parfois placé des garnisons chez ces clients, au delà du *limes ;* sur le tard, au contraire, on voit de ces barbares établis en deçà des frontières.

Notons que, sur beaucoup de points, M. Klose fait état de publications locales qui ne se trouvent guère à l'étranger ; c'est de l'utile vulgarisation.

Victor CHAPOT.

O. W. REINMUTH, *The prefect of Egypt from Augustus to Diocletian* (*Klio*, Heft 34) : Leipzig, Dieterich, 1935, XIV & 155 pages, 9,50 Mk.

Je ne connais pas de monographie sur le préfet d'Égypte antérieure à celle-ci, dont l'abondante bibliographie, du reste, ne porte trace d'aucun devancier. Et cette réserve peut s'expliquer, car s'attaquer à cette matière, c'était se lancer dans une vaste entreprise ; le titre n'en laisserait rien deviner aux lecteurs non initiés. Mais, comme ce haut magistrat,

sorte de fondé de pouvoirs de l'Empereur lui-même, possédait, sur tout le territoire soumis à son autorité, des pouvoirs, autant dire, universels, on ne peut s'attacher aux formes diverses de son activité sans explorer du même coup à peu près toutes les questions que soulèverait l'étude de l'Afrique romaine, envisagée à tous points de vue. Et ce qu'il faut louer tout d'abord, c'est la netteté d'esprit et la sobriété de l'auteur, qui a trouvé le moyen en 130 pages (appendices non compris) d'exposer toutes les faces du sujet ainsi entendu — fort légitimement — et d'utiliser une documentation immense sans en être submergé. Il a raison : les données sont déjà assez nombreuses pour permettre de présenter une image définitive, sauf problèmes de détail, de ce dignitaire et de son rôle, et tant de papyrologues et d'historiens y ont travaillé à l'occasion que le programme de M. Reinmuth ne lui offrait guère la possibilité d'y mettre une marque vraiment personnelle ; il ne donnait même lieu qu'à un nombre très restreint de controverses. Mais cet ouvrage sera précieux comme répertoire à jour, méthodique et clair, et il sera facile d'y insérer à leurs places, entre les feuillets, les renseignements nouveaux qu'on peut encore attendre de l'inédit.

Nous passons en revue successivement : la nomination du préfet et les questions protocolaires que son rang fait surgir ; ses subordonnés ; son intervention à propos des liturgies ; ses fonctions administratives, sans équivalent moderne par leur étendue ; son service d'archives ; ses édits (à ce propos, l'auteur reprend, contre Wilcken, son interprétation de celui de Ti. Julius Alexander, dans lequel il se refuse à voir une œuvre de circonstance) ; les rapports du préfet et de l'Empereur ; les revenus publics, sujet auquel tout autre ramène plus ou moins ; les pouvoirs judiciaires du gouverneur et ses assises ; sa compétence civile et pénale ; enfin, ses attributions militaires (la question de l'*epicrisis* reste toujours à éclaircir). Rarement M. Reinmuth se laisse entraîner à des hors-d'œuvre, attendu qu'en toute affaire ou presque on surprend, par des documents privés sur cas très individuels, l'intervention du préfet. Intervention, il est vrai, bien souvent nominale, je suppose, en raison même de cette fréquence, et qui fait songer à tant de signatures ministérielles de notre époque, que l'emploi d'une griffe supprimerait sans dommages. Le livre se termine utilement par la nomenclature chronologique des préfets jusqu'ici connus, avec références justificatives, la liste de leurs édits retrouvés, au moins partiellement, et de consciencieux *Indices*.

Victor CHAPOT.

Em. PANAITESCU, *Momenti della civiltà romana nella Mesia* (*Gli studi romani nel mondo*, vol. II, pages 225-252) : Bologna, Cappelli, 1935.

Pour répondre à l'invitation des organisateurs des *Corsi superiori di*

Studi romani, lesquels, pour l'année 1934, avaient choisi comme thème de leurs leçons « les études romaines dans le monde », le directeur de l'École roumaine de Rome, M. E. Panaitescu s'est proposé de présenter, dans le cadre obligatoire d'une seule conférence et d'après les résultats les plus récents de l'archéologie bas-danubienne, le procès de romanisation de la Mésie Inférieure et particulièrement de la Scythie Mineure. C'est cette conférence qu'il publie aujourd'hui, opportunément illustrée de cartes et de reproductions, et suivie de la bibliographie la plus étoffée qui nous ait été jusqu'ici donnée des travaux concernant l'histoire de ces régions.

L'exposé de M. Panaitescu débute par un sombre raccourci de la Scythie Mineure à l'époque d'Auguste ; comme on pouvait s'y attendre, les couleurs lui sont fournies par l'inconsolable auteur des *Epistulae ex Ponto*. Il continue par un judicieux commentaire des *res gestae* de Tiberius Plautius Aelianus, qui rejoint les conclusions de la savante étude de M. L. Halkin sur ce personnage. Et il finit — non sans ampleur — sur le tableau lumineux de la prospérité atteinte par la province sous la bienfaisante domination de Rome.

Il entre dans ce tableau, à côté des indispensables précisions d'ordre politique et militaire, des aperçus ethnographiques comme des observations d'histoire économique, des considérations sur l'humble art provincial comme des réflexions sur les destins de la romanité dans ce coin perdu de l'empire. L'ensemble témoigne d'une sûre connaissance des problèmes et d'une claire conscience des tâches que l'exploration méthodique de la Scythie Mineure — par Pârvan d'abord, par ses disciples depuis — n'a pas cessé de proposer aux chercheurs.

D. M. Pippidi.

C. Daicoviciu, *La première division de la Dacie* (Annuaire de l'Institut d'Études classiques, Cluj, t. II, 1933-1934, p. 71-77).

L'examen attentif d'un fragment de diplôme militaire appartenant à la collection de l'Institut d'Études classiques de l'Université de Cluj, fragment découvert à Porolissum et, dès 1909, publié par M. A. Buday dans l'*Erdélyi Muzeum*, XXVI, p. 26 et suiv. (cf. *Arch. Anzeiger*, 1909, col. 297), a permis à M. C. Daicoviciu, maître de conférences à cette Université et secrétaire de l'Institut, de donner du précieux document une nouvelle lecture, susceptible d'éclairer d'un jour imprévu le problème controversé de la première division de la Dacie. Les conjectures de M. Daicoviciu concernent notamment la première ligne de la face extérieure, où il croit pouvoir déchiffrer : A]LAPATHA F(*ilio*) PA[LMYR(*eno*), là où M. Buday se contentait de lire : I...A..F(*ilius*) PA(*lmyra?*) — et les lignes 1-4 de la face intérieure, qui n'ont presque pas de sens

dans la lecture du premier éditeur, et qui en ont un des plus intéressants dans celle du savant roumain. Pour ce qui est du nom du vétéran palmyrénien, assez mutilé pour l'original, il convient d'ajouter que M. Daicoviciu s'est beaucoup aidé, dans sa restitution, d'un autre fragment de diplôme militaire, trouvé toujours à Porolissum et édité depuis peu par le même M. Buday (*Dolgozatok-Travaux*, I, 1925, p. 26-27). Ce dernier fragment mentionne, paraît-il, en même temps que la date d'émission (29 juin 120 ap. J.-C.), le nom complet du titulaire : Hamasaeo Alapatha Palmyr(eno) ; autant que la date du document et le lieu de sa découverte, cette circonstance a paru à M. Daicoviciu indiquer clairement que nous avons affaire aux fragments d'un seul et même diplôme, le premier appartenant à la *tabella prior*, l'autre à la *tabella posterior*. Quoi qu'il en soit d'une hypothèse à laquelle on ne saurait, du reste, opposer aucune objection valable, voici les résultats du travail de restitution que M. Daicoviciu a mené à bien avec autant de savoir que de sagacité :

a. A] LAPATHA F(ilio) PA[lmyr(eno)
Descriptum et] RECOGNITUM EX
tabula aenea qu]AE FIXA EST RO[mae
in muro post t]EMPLUM DIV[i Aug(usti)
ad] MINERVAM

b. . .SA[g(ittarii)
et sunt in Da]CIA SUPE[riore
sub Iulio Se]VERO CI
vitatem dedit iis posteri]SQU[e?

Il découle du texte ainsi restitué au moins deux conclusions, dont l'importance, pour l'histoire de la Dacie romaine, ne saurait être passée sous silence. Et d'abord, le diplôme étant daté, comme j'ai déjà eu l'occasion de le mentionner, de l'an 120 (le refus d'accepter l'hypothèse de l'origine commune des deux fragments n'y changerait pas beaucoup, puisque la légation de Julius Severus nous renvoie obligatoirement à une année antérieure à 127, date de son consulat), il en résulte, sans conteste possible, que la division de la Dacie en *Superior* et *Inferior* était un fait accompli dès les premières années du règne d'Hadrien. En 119, au plus tôt, Julius Severus devenait donc le premier *legatus Augusti pro praetore* de la Dacie Supérieure et, s'il est vrai qu'il n'ait quitté la province que pour exercer le consulat, son gouvernement aurait eu une durée exceptionnellement longue, de 120 à 126 environ.

D. M. Pippidi.

H. Kruse, *Studien zur offiziellen Geltung des Kaiserbildes im römischen*

Reiche (Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums, XIX, 3) : Paderborn, Schöningh, 1934, 116 pages in-16.

Ainsi que leur titre l'indique assez, les recherches entreprises par M. Kruse sur les images des empereurs, depuis la fondation du principat jusque tard sous l'empire byzantin — recherches dont le présent ouvrage ne renferme qu'une partie, et non la plus importante — se proposent de déterminer la portée officielle de celles-ci sous les aspects les plus frappants qu'elles puissent revêtir : constitutionnel, militaire, judiciaire, religieux, etc. Travail de longue haleine, on s'en doute, et délicat à souhait, par suite de la complexité des intentions qui ont pu présider à certains emplois occasionnels des effigies impériales et de la difficulté qu'on éprouve à les démêler, mais pour lequel, à en juger d'après l'essai qu'il vient de nous livrer, l'auteur, un élève de M. Dölger, s'avère sérieusement préparé.

Non pas, toutefois, que cette première contribution nous apporte de trop grandes nouveautés, ou même des nouveautés tout court. Dans les deux principales divisions qu'elle comporte — la valeur politique de l'image impériale à Rome et à Constantinople, l'emploi de l'image impériale en tant que substitut de la personne de l'empereur — on trouvera un nombre considérable de faits qui gagnent à être présentés ensemble avec érudition et méthode ; on n'en trouvera guère qui ne nous aient été signalés par des recherches de détail, ou que l'auteur ait interprétés d'une manière susceptible de renouveler notre connaissance du sujet.

Je viens d'écrire que la première partie du livre est consacrée à la valeur « politique » des images impériales, au temps du Haut et surtout au temps du Bas-Empire. Elle traite notamment de la portée attachée à l'action de répandre et d'imposer l'effigie des princes, lors de leur avènement, et de la destruction des images de ceux-ci, par suite de révoltes ou de *damnationes memoriae*. Il convient de souligner à ce propos l'intérêt singulier d'une coutume qui, de militaire qu'elle était tout d'abord (elle trouve son origine dans l'habitude des soldats de fixer les *imagines* du prince régnant aux hampes de leurs *signa* ou de les accueillir dans les sanctuaires des légions), a été généralisée ensuite jusqu'à constituer la suite obligée de tout avènement comme de toute détrônation impériale. M. Kruse précise, avec raison, qu'une signification politique réelle n'était attachée qu'aux médaillons fixés aux hampes des étendards, ce qui explique, entre autres conséquences, la faveur concédée, à partir d'Hadrien, aux *Caesares* héritiers du trône, de voir leur image partager cet honneur avec celle de l'empereur régnant. Il relève aussi, chemin faisant, l'importance exceptionnelle atteinte par la diffusion des images à partir des réformes de Dioclétien, quand, d'un Auguste à l'autre et du César à l'Auguste dont il dépendait, l'acceptation ou le refus des images

laurées (λαυρεάτα ou, plus souvent, λαυράτα) équivalait à une reconnaissance ou à un refus de reconnaître le nouvel arrivé à la dignité suprême (on appelle cela, selon une expression conservée par Zosime : εἰκόνων κοινωνεῖν).

La deuxième grande division du livre traite successivement de l'utilisation des images impériales dans l'armée et dans les tribunaux (une attention spéciale est donnée à leur rôle dans les procès des chrétiens) comme insigne des magistrats et comme élément décoratif : des sceptres, des boucliers et des costumes d'apparat. Les résultats de ces différentes enquêtes rejoignent, le plus souvent, les conclusions des travaux antérieurs de MM. von Domaszewski, Dölger et Delbrück ; elles n'en seront pas moins utiles pour cela, conduites comme elles le sont selon un plan méthodique et appuyées sur une information qui ne laisse rien à souhaiter.

Je ne saurais partager l'assurance avec laquelle M. Kruse croit pouvoir affirmer que Tibère aurait officiellement conféré à Séjan le « Bildnisrecht » (p. 19 et n. 1). Qu'il y ait eu, ou non, une indication d'ordre constitutionnel dans la concession d'un tel privilège (je pencherais, pour mon compte, pour la négative), il me semble certain que Tibère a pu tout au plus tolérer un état de fait (c'est le terme même qu'emploie Tacite, *Ann.*, IV, 2 : *sineret*) et que jamais il n'a dû être question pour le favori d'un *droit* de cette sorte (cf. *Ann.*, III, 72 ; IV, 7 ; Suét., *Tib.*, 48, 2). — A propos de l'hésitation de l'auteur à décider si, dans les deux médaillons des *signa* sur les monuments de l'époque de Claude, il faut voir les images de Claude et d'Auguste ou de Claude et de Néron (p. 20), je croirais volontiers, appuyé sur l'exemple des *signa* de Caligula, que c'était l'effigie du fondateur de la maison impériale que l'on révérait à côté de celle de l'empereur régnant (Suét., *Cal.*, 14, 3, précisé par Dion, LIX, 27, 3). — L'excursus sur le *labarum* constantinien, qui occupe les pages 68 et suiv., aurait gagné à la connaissance de l'étude de M. J. Gagé, Σταυρὸς νικοποιός (*Rev. d'hist. et de philos. rel.*, 1933).

D. M. PIPPIDI.

Archéologie.

Dr DONNADIEU, *Fréjus, le port militaire du Forum Julii* (Collection : Le monde romain) : Paris, Les Belles-Lettres, 1935, 27 pages, 34 planches, 10 francs.

Ceux qui ont eu l'avantage, lors du Congrès Budé à Pâques, de visiter, sous la conduite du Dr Donnadieu, conservateur du Musée, les fouilles de Fréjus auront un plaisir double à reprendre sur le papier le détail de cette visite. Ils y seront aidés par une description vivante, qui nous remet en présence de la réalité antique, et par une profusion de graphiques, plans, photos de perspective et vues aériennes.